

ÉRIC
FOTTORINO
L'IMPROMPTUE
DE CLERMONT-
FERRAND

AVRIL

15

2020

L'IMPROMPTUE DE CLERMONT-FERRAND

Elle est entrée dans la ville par l'avenue de Royat. Elle s'est engagée dans les petites rues humides. Dans les rues pentues, les bossues et même les perdues dont plus personne n'avait entendu parler depuis Alésia. Elle a entraîné le soleil dans les impasses, dans les venelles ombrées. Un courant d'or liquide. Les gens apprécient les courants d'or, en été. Puis elle a remonté le sens interdit de la rue Blatin, contourné l'ancien champ de foire et pris ses quartiers au pied de Notre-Dame du Port, la basilique bien nommée, après avoir suivi sans dévier la petite rue du Port, tout aussi bien nommée. Le bleu se reflétait dans les vitraux, dans le bronze des cloches, dans les yeux ébahis des enfants de chœur. Puis sur sa lancée elle a collé une algue sous le nez du général Desaix. Il aura patienté deux siècles pour ressembler à Vercingétorix. Une famille de vacanciers immatriculée en Bretagne a sauvé les apparences. « Il ne faut pas l'effrayer. Soyons patients. Elle descend », a dit le père en connaisseur. « Elle monte », a dit la mère en haussant les épaules. « Elle est là », a dit la fillette. Tout le monde s'est tu. On n'avait jamais vu la mer à Clermont-Ferrand. Surtout un 15 août.

Elle n'est pas méchante. Elle se plisse comme une descente de lit. Elle serpente, elle s'étire, elle clapote. Elle ne fait pas de vagues.

Elle joue avec les petits qui ont sorti leurs seaux pour l'occasion. Elle les berce d'illusions. Elle reste sagement dans les rues. Elle n'entre pas chez les gens. Elle respecte les passages cloutés. Elle est polie comme un galet. Elle ne connaît personne ici. Dans quelques jours, elle aura pris ses habitudes. Elle pourrait déborder dans la cour de l'école, ou chez quelques indigènes qu'elle reconnaîtra sans peine pour les avoir déjà roulés dans ses rouleaux, là-bas sur les côtes. Au même instant, dans le port de La Flotte-en-Ré, entre les tours de La Rochelle, au Cap-Ferret, au Cap-Fréhel et dans la nasse de Socoa, des fillettes demandent à leur mère où donc est passée l'eau, et pourquoi les bateaux ont-ils cet air penché dans le sable.

D'abord est-on bien sûr que c'est la mer ? N'est-ce pas la rivière Tiretaine, réputée souterraine, qui aurait découché ? Ou l'Allier voisin qui ferait sa crue comme un serpent sa mue ? Il suffit de s'y tremper un orteil et puis deux, de la porter à ses lèvres pour n'avoir aucun doute. Elle est salée, elle écume gentiment d'une belle dentelle blanche, elle a des hauts et des bas, des pleins et des déliés. Elle charrie des cordes à nœuds marins, des ancres noires. C'est une marée marelle qui monte jusqu'au ciel. D'où vient-elle ? Mystère et boule de tomme, et tomme de chèvre. Elle se faufile, elle furète. Elle est passée par ici, elle repassera par là.

Aux fenêtres des maisons, sur le parvis de la Mairie, de la cime des arbres, du tympan de la Victoire, de la pointe de casque du héros gaulois, la rumeur ricoche comme une onde sur la peau bleue d'*Oceano nox* : la mer !

Ce doit être une hallucination collective. Une rincée de Chanturgue, une ronflée de Saint-Pourçain. On se console comme on peut d'être à Clermont au lieu de Palavas-les-Flots. C'est un de ces mirages qui frappent les gens simples aux heures atroces où le soleil cogne. Il n'y a ce 15 août à Clermont que des vieux, des malades, des bigotes et des suppôts de Marie, des Pince-mi et des Pince-moi, des balayeurs sans feuilles mortes, des fonctionnaires et des pauvres.

Tous ces pauvres privés chaque été des vapeurs balnéaires, des crèmes solaires, des sucres d'orge et des beignets aux pommes qui collent aux doigts, le long des plages stupides et cramoisies. Ça fait du monde, tout ce monde-là, des femmes et des enfants d'abord qui rêvent si fort de la mer que la voilà. Un sabre céleste l'a coupée en deux comme le manteau de saint Martin. Une moitié pour les vernis du littoral. L'autre moitié pour eux les inconsolés, les laissés pour compte, les bronzés en cale sèche.

Le père Baraduc, un grison en chemise à carreaux et pantalon de coutil, éleveur de bêtes à cornes, s'est senti pousser des ailes jusqu'à la dernière cabine à pièces. Il a composé un numéro en Normandie pour appeler sa fille et son gendre, des blancs-becs un peu fiers. « C'est moi ! », a-t-il annoncé d'une voix suave, en prenant tout son temps. Il n'est pas du genre à laisser ses broutardes pour des broutilles. L'affaire devait être sérieuse. D'un silence il a ménagé son effet puis, tout à trac il a ajouté : « La mer est à Clermont. Et toc ! » Il a raccroché sans attendre la réaction du jeune couple qui ne jure que par les planches de Deauville. Ses copains à casquette l'ont porté en triomphe et pour arroser ça, ils l'ont jeté tout habillé à la baille. On l'appelle l'idole des houles, comme Tabarly. Il en aura à raconter, ce soir à la traite, quand le village viendra en procession remplir ses bidons de lait en l'écoutant chanter le débit de l'eau. Il attendait qu'elle tombe du ciel pour mouiller ses champs. Voilà qu'elle pointe son nez ventre à terre, et salée avec ça.

La mer regarde les Clermontois. Les Clermontois regardent la mer. Ils se mirent dedans. Ils s'admirent. Elle les ride, les déride, les délasse. Les plus âgés versent leur obole de larmes qui la remplissent d'aise. En se voyant tout vieux, ils se revoient gamins, autrefois, quand ils allaient se baigner. C'est si loin. Leurs parents lançaient d'une voix légère « on va aller voir la mer ! ». Ils prenaient des autos, des vélos, des sacs à dos. Et voilà qu'elle est venue jusqu'à eux. Ils ne marchent plus qu'à petits pas. Ils se demandent s'ils sauraient

encore nager. Ils se demandent si grâce à la mer, ils pourraient redevenir des enfants. La mer rapporte tant de choses. C'est un bon chien qui rapporte. Des sandales pied droit (plus rarement pied gauche, allez savoir pourquoi), des poupées sans bras et des baigneurs sans tête, des tongs qui tanguent, des lunettes sans verres, des montures démontées, des peignes sans dents, des bouteilles sans rien dedans qu'un soupir de sirène, des planches pourries, des souvenirs pour rire. Est-ce que la mer rapporte l'enfance?

À Clermont d'habitude, le 15 août, on cuit sous le soleil pris dans l'étau des monts d'Auvergne. On transpire comme des fromages. Justement, cette arrivée de la mer, faut-il en faire un crottin, une fourme, un jack-pot? Le conseil municipal s'est réuni d'urgence. Au moins ceux qui n'étaient pas en vacances à Biarritz, à Paimpol, ou à Châtelailon-Plage avec son casino. Ils en feraient une tête s'ils savaient qu'ils ont roulé tous ces kilomètres pour rien. Au prix du gasoil, a persiflé un élu, ils vont l'avoir mauvaise. On le dira à personne! s'est récrié le maire. Son premier adjoint a opiné du bonnet de bain qu'il avait acheté la veille sur eBay. L'opposition a protesté. Pourquoi ne pas faire profiter toute la région de cette manne inespérée: la mer à Clermont!

ÉRIC FOTTORINO

« Pourquoi Le Chemin ?
– Parce que le chemin continue... »

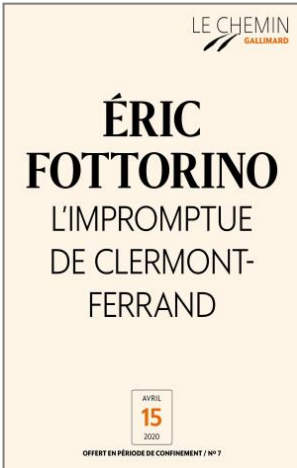
Georges Lambrichs,
créateur de la collection « Le Chemin »
chez Gallimard (1959)

LE CHEMIN
 GALLIMARD

«Elle est entrée dans la ville par l'avenue de Royat. Elle s'est engagée dans les petites rues humides. Dans les rues pentues, les bossues et même les perdues dont plus personne n'avait entendu parler depuis Alésia.»

ÉRIC FOTTORINO

Éric Fottorino est journaliste et écrivain. Il est le cofondateur et directeur de l'hebdomadaire *Le 1* et des trimestriels *Zadig* et *Légende*. Auteur d'une dizaine de romans parus chez Gallimard, son œuvre a été saluée par de multiples prix.



L'Impromptue de Clermont-Ferrand Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre
L'Impromptue de Clermont-Ferrand d'Éric Fottorino
a été réalisée le 14 avril 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072912184